

Fabrice Hadjadj

Dernières nouvelles de l'homme  
(et de la femme aussi)

Tallandier  
*ESSAIS*

© Éditions Tallandier, 2017  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-2984-2

## Prologue

### Rêver du monde tel qu'il est

Les « dernières nouvelles » peuvent s'entendre de trois manières – soit comme les plus récentes, soit comme les ultimes, soit comme les deux, fraîches et fatales à la fois. Le sens qui prévaut ici est le troisième. Celui qui articule fraîcheur et fatalité.

\*  
\* \*

Une première lecture pourrait l'énoncer de cette façon : le frais est fatal, le règne de l'innovation est celui de l'obsolescence programmée. Sa nouveauté provisoire suppose non seulement la mise à mort de ce qui est ancien, mais aussi la destruction de la nouveauté précédente, laquelle, par conséquent, dès son apparition, se condamne à disparaître. Rien n'est plus ennemi de l'innovation que l'innovation elle-même. Celui qui voudrait pour de bon adopter l'un de ses produits se changerait aussitôt en conservateur. Il roulerait en Ford-T. Il aurait un phonographe à cylindre.

Dans *La Carte et le Territoire*, Michel Houellebecq évoque « trois produits parfaits » de l'industrie récente : « les chaussures *Paraboot Marche*, le combiné ordinateur portable-imprimante *Canon Libris*, la parka *Camel Legend* », et il se met à pleurer.

Ces trois produits sont désormais introuvables. Impossible de les réparer ou de les *racheter*. Houellebecq aurait pu aussi bien – peut-être mieux encore – déplorer la perte de la sandale de cuir, de la plume d'oie ou de la toge romaine, qui avaient également, en leur temps, leur indépassable perfection. S'il pleure, au fond, c'est qu'il entrevoit que son sort ne se distingue guère de celui de ces objets : l'homme du futur est l'homme jetable, obligé de se payer la dernière prothèse ou de changer de cerveau électronique pour ne pas être trop vite mis au rebut.

L'homme de jadis avait une nouveauté autrement plus durable. Dieu lui avait donné un certain modèle de corps – plus exactement deux modèles appariés, *mâle et femelle* – et il s'était arrêté là, voyant que *cela était très bon*. Sans trop de vanité ni d'erreur – n'était-il pas le Tout-Puissant ? –, il était assuré d'avoir fait du toujours neuf, puisque coulant de source, jailli de cet éternel qui demeure plus vénérable que l'antique et plus jeune que l'avenir. Sur une telle garantie divine, chacun était appelé à renouveler son regard sur ce qui était déjà là. Il redécouvrait ses mains capables de recevoir plus que de prendre, sa bouche où entre le pain et d'où sort la parole, son sexe comme un doigt pointé ou une vasque tournée toujours vers l'autre...

Cette époque semble révolue. Le sens a été remplacé par le progrès. Dès que les choses font sens, il est très difficile de leur substituer de nouvelles marchandises. Il faut donc qu'elles soient insensées. Que nos mains perdent leur vocation éternelle (manier la bêche, jouer de la lyre, caresser sa femme, s'élever comme l'offrande du soir...) pour être remplacées par n'importe quel gadget avec son offre exceptionnelle de lancement.

\*

\* \*

Déjà cette première lecture, qui porte l'accent sur la fatalité, se renverse en une seconde, qui commence et finit par la fraîcheur.

Il est courant d'opposer frontalement les « déclinistes » et les « progressistes ». Pourtant, sitôt qu'on y réfléchit un peu, cette opposition perd de son évidence. Le progressiste magnifie le monde futur : n'est-ce pas qu'il diminue le présent ? Il est donc le premier à croire au déclin : il y eut le déclin de l'Antiquité, du Moyen Âge, de la Renaissance, de la Modernité ; il y a maintenant le déclin de tout ce qui est actuel au profit de ce qui se projette dans un programme sans promesse (car la promesse est encore du côté de la mémoire). C'est pourquoi le décliniste, au final, ne peut que le conforter. Où celui-ci montre les décombres, il envoie ses pelleuses. Le discours de la ruine est nécessaire à celui de la reconstruction.

N'étant pas pour ma part progressiste, je ne suis pas décliniste non plus. Le monde est encore trop beau pour moi. Un ver de terre n'a pas fini de me fasciner. Et je sais qu'aucune technologie ne me permettra de comprendre ma femme, ni de l'aimer mieux. Ma résistance au progressisme procède de mon accueil du monde tel qu'il est donné, jusque dans son drame. Je n'ai pas encore appris à bâtir une maison, cultiver un potager, penser comme saint Augustin, chanter comme Dante – pourquoi me jetterais-je sur un casque de réalité augmentée ? Je ne suis pas encore assez humain, pourquoi chercherais-je à devenir cyborg ? Ce serait, sous couvert d'être à la pointe, abandonner mon poste. Celui qui s'émerveille de la naissance d'un enfant est peu sensible à la promotion du dernier iPhone. Celui qui sait encore crier pour notre salut n'est pas assez crédule pour se vouer à l'intelligence artificielle. À moins que l'intelligence artificielle ne l'aide à crier davantage, et à s'étonner du ver de terre.

Je dois néanmoins avouer que cette fraîcheur nous advient aussi aujourd'hui *grâce* à l'hyperartificialisation. Là où tout est

bétonné, le moindre brin d'herbe, aux interstices des dalles, surgit comme un miracle. Nous sommes ainsi, depuis l'*Homo erectus*, les premières générations à *découvrir* la marche. Pour nos pères, aller à pied était banal et ne méritait pas l'émerveillement. Pour nous, qui vivons sur des roulettes, dans des transports motorisés ou des navettes spatiales, c'est devenu chose si rare qu'il est fréquent d'entendre quelqu'un raconter la découverte de ses deux jambes comme une prouesse qui excède la science. Quand tout est sous l'hégémonie de l'innovation, un vieux grimoire à reliure de cuir, manuscrit en latin, devient quelque chose de neuf et de bouleversant. Quand nos « contacts » s'opèrent systématiquement par le réseau virtuel, il devient inouï d'avoir un ami qui frappe à notre porte. Vous allez voir, nous allons bientôt inventer l'eau chaude. Nous sommes déjà sur le point de découvrir nos dix doigts. Et nous rêvons du monde tel qu'il est...

\*  
\* \*

Je ne suis pas un ennemi des objets technologiques. Je ne crois pas à un fantasmagique « retour à la nature ». Ce dont mes chroniques font le procès, c'est de la technologie comme paradigme se substituant au paradigme de la culture. Il ne s'agit pas d'exclure mais de hiérarchiser : que l'iPod soit subordonné à la guitare, que la tablette électronique soit au service de la table, parce que la tablette et l'iPod nous poussent à la consommation individuelle désincarnée, alors que la guitare et la table nous invitent à des pratiques charnelles et sociales. Je ne critique la technologie qu'au nom de la technique elle-même, les sciences appliquées au nom du savoir-faire, l'ingénierie au nom de la culture, non pour que celle-ci abolisse celle-là, mais pour qu'elle l'assume de telle sorte qu'au lieu de s'acharner à faire pousser l'herbe en tirant

dessus, on s'évertue à réintégrer l'innovation dans une croissance organique, on fabrique des machines qui épousent le rythme de l'herbe.

Les mots ici sont quelque peu galvaudés. J'emprunte les expressions « paradigme technologique » et « paradigme techno-économique » à l'encyclique *Laudato si'*. L'avantage de cette seconde expression est de mettre en évidence le lien entre le numéraire et le numérique : on ne saurait opérer une critique de la technologie sans entrer dans une critique du capitalisme. Pour autant – l'odeur de renfermé marxiste que porte avec lui ce dernier terme le prouve –, ces signifiants ont un rapport biaisé avec leurs signifiés et même avec leur référent originel, si bien que la dénonciation qui se fait par eux tend à confirmer l'usurpation qu'elle dénonce. En effet, j'attaque le « paradigme techno-économique » et pourtant, ce que je défends contre lui, c'est la technique et l'économie – dans leur sens premier, lié à la *tekhnè* et l'*oikos*, pour parler grec, à la *cultura* et la *domus*, pour parler latin. Plus gênant encore : je prends généralement l'épithète « libéral » en mauvaise part, alors que, pour les Anciens, la libéralité est une vertu sociale à l'opposé des principes du libéralisme, Thomas d'Aquin posant même cette définition : « Libéral est celui qui fait la part plus large aux autres qu'à soi-même. » Même chose pour le « digital » : je le décris parfois, mais parce qu'il nous prive de notre digitalité.

Le principe fondamental – exposé dans le texte « Éco-logique » – est que notre rapport au monde n'est jamais direct, mais toujours conditionné par un environnement économique et technique. La pratique précède la théorie, et celle-ci ne peut prendre de la distance à l'égard de ses conditionnements qu'à travers d'autres pratiques, sans quoi elle s'égaré en une abstraction lointaine ou une neutralité illusoire. On ne peut relativiser Twitter que par la lecture régulière de poésie. On ne peut penser Internet que si l'on sait cultiver

des patates. Mes étudiants vivent sans wi-fi non parce que je leur commande d'arrêter mais parce qu'ils font l'expérience d'une communication ultratechnologique, avec ces médias de plus en plus révolutionnaires que sont la table, le pain et le vin partagés, la vaisselle faite ensemble, les chansons autour du feu, le livre lu à voix haute...

Derrière les deux paradigmes en concurrence, c'est notre manière d'être au monde qui est en jeu. Il n'y a pas de concurrence, à vrai dire. Le monde n'a de substance que s'il est un ordre transcendant qui s'offre et nous résiste, nous précède et nous dépasse. Le paradigme de la culture en assure la rencontre. Avec la culture, en effet, prise dans son acception agricole (rien à voir avec le ministère de la Culture), il s'agit de reconnaître, d'accompagner et de prolonger un dynamisme donné avant nous, par la nature et par l'histoire. Avec le paradigme de la technologie, il s'agit plutôt d'imposer nos plans et nos fins à une nature sans finalité propre, qui n'existe qu'à titre de stocks de matériaux, d'énergies et de lois que nous pouvons orienter à notre guise. Dans ce contexte, on peut se demander si nous sommes encore au monde. Ou si nous ne sommes pas plutôt insérés dans un dispositif. Mais encore mal insérés, Dieu merci.

Ces dernières nouvelles sont donc celles d'un monde auquel on ne veut plus venir, mais que l'on force à entrer dans son « système d'exploitation », comme le confesse l'informatique. Venir au monde, c'est naître. Depuis que l'innovation a supplanté la naissance, il n'est plus question de venir au monde, mais de s'intégrer dans un circuit. Reste que, comme je l'ai dit plus haut, une fois l'empire des robots établi, la moindre naissance apparaît comme une Nativité. Même l'enfant trisomique y est un messie qui nous sauve de l'emprise de la performance. Et le bœuf et l'âne sont des prodiges que ni Steve Jobs ni Larry Page n'auraient songé à fabriquer.



\*

\* \*

Ces chroniques étaient hebdomadaires. Elles ont paru tous les dimanches, de début septembre 2015 à fin juillet 2017, dans le quotidien italien *Avvenire*, traduites par mon ami Ugo Moschella. Beaucoup d'entre elles furent mises en ligne et en français sur le site de la revue *Limite*. Leur titre était « Dernières nouvelles de l'homme » – tout court. Il reprenait celui d'une autre collection de chroniques déjà existante, celles d'Alexandre Vialatte dans *Le Spectacle du monde*. L'appropriation était volontaire. Je souhaitais rendre hommage au maître. Le service juridique des éditions Tallandier a estimé que l'hommage pourrait être pris pour un vol de propriété littéraire. Nous avons donc opté pour une modification en *Dernières nouvelles du monde*, qui peut aussi convenir. Mais voilà que ce titre était celui d'un roman d'Anthony Burgess que je n'ai jamais lu ! François Maillot, qui me fait l'honneur de publier ce recueil, ne savait plus que faire et se demandait à la suite d'Alfred de Musset, puisque tous les bons titres semblaient déjà pris, si nous n'étions pas « venus trop tard dans un monde trop vieux ». Pour le tirer d'embarras, je lui proposai une alternative. Ou bien revenir au titre initial, en lui accolant cette légitime parenthèse : « et de la femme aussi » (voir le texte « Genre comique ») ; ou bien choisir résolument cet autre titre qui me paraissait très original et tout à fait en accord avec mes propos sur la fraîcheur et la fatalité : *Les Fleurs du mal...* Mon cher éditeur n'eut plus aucune difficulté à se décider.

Un billet de Vialatte (paru dans *La Montagne* du 2 août 1960) débutait de la sorte : « Qu'est-ce que l'homme ? On le garde encore, disait notre dernière chronique. Provisoirement. Pour la bonne bouche. On vient même d'en retrouver un qui

datait de la guerre de Cent Ans. Un Anglais. À Boissy-le-Roi. En cherchant de l'eau [...]. Mais la tendance serait plutôt de supprimer l'homme. Ses besoins contrarient le progrès. C'est le dernier obstacle au bonheur de l'humanité. Comme un jardin peut se passer de fleurs, l'homme peut peut-être se passer de lui-même ? Toute la question est là. L'expérience est en cours. »

Elle n'est toujours pas terminée. Et c'est ainsi qu'Allah est grand.

*Praroman, le 29 juin 2017,  
en la solennité des saints Pierre et Paul*

## Avant que le lecteur ne disparaisse

Pour l'heure, la grande majorité de mes lecteurs appartiennent encore à l'espèce humaine. Il n'est toutefois pas certain que cela dure très longtemps. Non que je pense un jour avoir un lectorat essentiellement composé de singes ou de flamants roses – ce qui serait une sorte de consécration... Le problème est plutôt que les textes sont de plus en plus réduits à de « l'information » traitée par des machines.

J'ai pu récemment lire ce gros titre à la une d'un journal : « La voiture sans conducteur, c'est pour bientôt. » Le *nec plus ultra* de la technologie, sans aucun doute, sera de produire un journal sans lecteur : l'info sera automatiquement transférée dans nos cerveaux, sans que nous nous encombrions de tout ce qu'implique une vraie lecture, à savoir le sens du rythme, de la pensée, de la poésie, enfin de l'inexploitable... Voilà pourquoi je commence aujourd'hui cette chronique : pour annoncer ta disparition, ô lecteur, pour te donner les dernières nouvelles de l'homme.

Il faut d'emblée avouer que d'une certaine manière le journalisme s'est toujours développé dans la perspective de cette disparition. Chesterton en fait le constat : « La grande faiblesse du journalisme en tant que peinture de notre existence moderne, c'est qu'il doit être une peinture entièrement faite d'exceptions. Nous annonçons sur de brillantes

affiches qu'un homme est tombé d'un échafaudage. Nous n'annonçons pas sur de brillantes affiches qu'un homme n'est pas tombé d'un échafaudage. Et pourtant ce dernier fait est foncièrement plus palpitant, puisqu'il indique qu'une tour vivante, pleine de terreur et de mystère – un homme – se tient encore debout sur la terre. Que l'homme ne soit pas tombé de l'échafaudage est réellement plus sensationnel ; et c'est aussi mille fois plus banal. Mais on ne peut raisonnablement attendre du journalisme qu'il insiste de la sorte sur les permanents miracles. »

Telle est bien la grande faiblesse d'un « quotidien » : il passe à côté du quotidien. Tel est le point aveugle du journal : il ignore la simple lumière du jour. Il ne chantera pas le fait que le soleil s'est levé ce matin, qu'il y a des arbres qui s'ouvrent comme des mains tendues vers le ciel, qu'il y a des oiseaux qui ont une forme de croix quand ils volent, et des chiens qui suivent des hommes dont on n'aurait jamais pu imaginer qu'ils puissent être des maîtres... Il ne s'émerveille pas que cet homme respire, que cet autre digère une escalope, qu'un autre encore soit capable de voir toutes les couleurs de la robe de sa femme ou de marcher dans la rue en tenant la main de son enfant. Enfin, à moins que vous ne soyez d'une famille princière, il ne proposera jamais un article racontant que vous êtes tombé amoureux ou que votre fils est né – alors que c'est là l'événement des événements... Loin des « permanents miracles », le bon journaliste vise le scoop, c'est-à-dire la catastrophe ou l'innovation. Si vous avez été massacré par des terroristes, vous devenez soudain très intéressant. Et si vous n'êtes plus un homme mais un cyborg, vous aurez votre interview en première page.

C'est pourquoi « la voiture sans conducteur » fait la une d'un journal sans papier qui réalisera bientôt la performance d'être un journal sans lecteur. Il faut des *news*, et donc des choses nouvelles, mais ces choses nouvelles nous font perdre

de vue ce qui est là, sans cesse offert. Leur innovation se veut démonstration de puissance, mais elle se fonde sur l'impuissance à s'émerveiller, et conduit ainsi à l'effacement de l'humain au profit du *trans*, du *post* ou de l'inhumain... Nous essaierons ici de faire autre chose. Nous parlerons de l'humain, pour le peu qui lui reste.

6 septembre 2015

## Transhumanisme et transit intestinal

On peut estimer qu'une certaine déchéance de l'homme – et donc une étape importante en direction de sa disparition programmée – se situe dans ce moment clé où il commença d'avoir honte de roter avec force, au terme d'un bon repas, en signe de gratitude et de satisfaction. Certes, les *grâces* marquent une évolution appréciable par rapport au simple rot – les *grâces*, et aussi les compliments *articulés* à la maîtresse de maison. Mais je conserve un grand respect à l'égard de cette émission sonore par laquelle la béatitude du ventre se manifeste spontanément sur nos lèvres, comme une parole d'avant la parole, un souffle d'avant l'esprit, mais qui se tient déjà dans la dimension ultime de l'esprit et de la parole : la dimension de la louange. La mère du nourrisson en sait quelque chose. Elle guette, elle espère, elle accompagne le rot de son petit qu'elle berce et tapote sur son épaule. Par bonheur, lorsque ce rot advient, il sonne à ses oreilles comme la note très pure de l'harmonie créée...

Mais on s'est mis à en avoir honte, et maintenant certains voudraient fabriquer un homme sans estomac (ni intestin, ni *rectum* même, alors que cet organe porte le nom latin de la droiture). Les transhumanistes, qu'on pourrait s'imaginer sensibles à toute forme de *trans*, sont les ennemis absolus du transit intestinal. Ils rêvent avec Ray Kurzweil de greffer

nos consciences sur des « supports non biologiques ». Adieu la digestion et tout ce qui s'ensuit ! Pour eux, ces choses-là relèvent de l'immonde « sac de viande » qu'il s'agit de remplacer par l'immaculé, dépoussiérable et customisable boîtier à micro-puces. Nous reviendrons sur le principe général de la CONTRE-ANNONCIATION POSTMODERNE : *le fruit des entrailles doit être remplacé par le produit de l'industrie*, lequel possède l'indéniable avantage de se breveter et de se monnayer. Ce principe s'applique spécialement à la procréation, bien sûr. Mais il vaut déjà pour la digestion, qu'il faut absolument faire taire, dont il faut absolument se débarrasser comme d'un serpent dégoûtant qui infesterait notre intériorité.

Pourquoi un tel dégoût ? Pourquoi l'éviscération est-elle au programme ? Parce que la digestion est un mystère. Le renvoi (qu'est le rot) nous renvoie à une reconnaissance (cette fameuse « reconnaissance du ventre ») qui rappelle au prétendu sujet autonome qu'il est dépendant et que sa liberté s'inscrit dans un ordre providentiel et généreux. C'est une merveille d'ajustement que, venant au monde, nous y trouvions des choses comestibles et que nous accomplissions cette opération de la nutrition capable de faire qu'une pizza « quatre fromages » se transforme en courbes d'une magnifique jeune fille ou en concepts d'un vieux philosophe.

Mais il y a encore autre chose, que la science la plus récente nous a fait découvrir : si nous parvenons à digérer, c'est grâce à des organismes qui nous colonisent. Il y a en effet cent fois plus de bactéries dans notre ventre que de cellules dans notre corps. Nous les nourrissons et elles nous aident à nous nourrir. Il s'agit là d'une symbiose incalculable, à tel point qu'on peut dire que notre abdomen contient « l'écosystème le plus dense de la planète », et donc, probablement, l'écosystème le plus dense de l'univers.

Ainsi l'écologie intégrale est-elle déjà en nous. Le rot en porte témoignage. Avant même de s'élever jusqu'au mystère

trinitaire, il suffit d'avoir l'estomac en tête – et pas dans les talons – pour se rendre compte que nous sommes des êtres de communion. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles le Christ ressuscité a voulu encore manger avec ses disciples. Il désirait manifester notre gloire intestine.

*13 septembre 2015*